

28 Nov. 1936

# VISITE A ANDRÉ GIDE RETOUR DE L'U. R. S. S.

Je suis venu parler à Gide du chapitre que j'ai l'intention, depuis quelque temps, de déjà, d'ajouter à mon étude sur lui. Cette étude a paru vers la fin de l'année 1932. Et il me semble que je retrouve Gide dans la position où je l'ai alors laissé, enrichi, évidemment, par tout ce qu'il a vécu au cours de ces dernières années. Il n'en disconvient pas.

Ma conversation avec lui ne peut apporter, d'ailleurs, aucun élément qui ne se dégage directement de la simple lecture de ses livres, et notamment de son *Retour de l'U. R. S. S.* Sans doute, au cours de ces quatre ans qui viennent de s'écouler, Gide a fait une extraordinaire « embaardée ». Mais il est toujours allé jusqu'au bout d'une tendance, tendance de l'immoralisme, par exemple, ou, au contraire, tendance qui l'a conduit vers *La Porte étroite*, ne serait-ce que pour pouvoir ensuite mieux se retrouver lui-même.

De tout temps, Gide a exercé des influences contradictoires : certains jeunes gens le suivaient parce que Gide, hostile aux dogmes, leur parlait de la joie de vivre ; d'autres parce que Gide, au contraire, leur parlait de devoir et de sacrifice. Toutes les grandes œuvres prêtent aux interprétations les plus opposées...

Sans doute la question, ici, a plus d'importance, par son caractère politique. Mais au moment où Gide était jeté au sein de la mêlée, il réécrirait : « Je n'entendais rien à la politique et refuse de m'en occuper, parce que les compromissions me dégoûtent et que je n'imagine pas de politique possible sans compromissions. »

La « sympathie » retentissante de Gide pour l'U. R. S. S. n'a jamais pris pour lui le caractère d'un ralliement à un parti. Ce que Gide a cherché dans le communisme, c'est ce qu'il a cherché tout au long de sa vie, la réalisation possible, prochaine, de l'individualisme. Malgré les objections de certains de ses amis, et, je crois, de Roger Martin du Gard, il déclarait : « J'en suis venu de tout mon cœur à souhaiter la déroute du capitalisme... Pourquoi ? Parce qu'un communisme bien compris a besoin de tirer parti de toutes les valeurs de l'individu ». Et il ajoutait : « Je tiens pour erreur d'opposer l'individualisme au communisme. »

Que cette question soit essentielle pour l'écrivain, c'est certain. Dans une correspondance entre Rouman Rolland et Leonid Natalsky, celui-ci ayant reproché à Rolland d'avoir gardé des sentiments d'égard « petit bourgeois », Rolland répondait : « Mes chers Amis de l'U. R. S. S., vous êtes des individualistes malgré vous, peut-être sans le savoir... »

Ce qui peut surprendre, c'est que Gide ait dû se rendre à Moscou pour comprendre que le conformisme qui y règne ne peut pas conduire droit vers le but auquel Gide a toujours aspiré, c'est-à-dire vers une association d'individus où, selon le mot de Marx, « le libre développement de chacun [serait] la condition du libre développement de tous ». Or, avec tristesse, avec frayeur, Gide a constaté que l'U. R. S. S. le bonheur de tous était obtenu, au contraire, au détriment du bonheur de chacun... L'écrivain a été loin de trouver ce qu'il attendait.

La discordance provient-elle du fait que l'état actuel de la Russie ne consti-

que qu'une étape ? Des le début, Gide l'avait compris : « La réalisation de l'U. R. S. S. », écrivait-il en 1932, peut être imparfaite, ce qui n'importe, c'est la pièce... »

C'est vers quoi marche la Russie. Mais c'est celle-ci qui a changé, doit penser Gide aujourd'hui, dans les questions : religion, guerre, famille...

Pourtant, dès 1932, Gide avait senti la relativité de tout, la vanité des choses. Il considérait néanmoins qu'il fallait faire confiance aux dirigeants communistes. Sa foi, son espoir, sa sincérité étaient telles qu'il avait même le droit de critique, n'acceptant pour ainsi dire que le droit d'amour.

La dictature totale lui paraissait alors une nécessité en vue d'aboutir plus tard à la liberté de l'individu. Mais aujourd'hui, non seulement cette condition lui paraît trop dure, mais il se demande quand l'idéal, annoncé pour plus tard, viendra remplacer la réalité présente si pénible. Gide a sans doute péché par impatience, ou par une excessive confiance. Lui, qui a pourtant affirmé que l'humanité n'était qu'à l'aube du progrès, a cru, soudain, qu'elle pourrait, en quelque sorte, sauter à pieds joints dans une harmonie sociale immédiate.

Et, comme je souris, Gide s'étonne. Je souris en pensant précisément avec quels difficultés l'homme avance vers un peu de lumière, combien de siècles il a fallu



André Gide aux funérailles de Corbi

pour obtenir une parcelle de vérité ; ou bien en venant, qu'après deux mille ans, l'Église n'est pas encore parvenue à établir le règne de la charité sur terre. Mais rien n'est étranger à Gide autant qu'une abnégation de scepticisme. Les conditions réelles représentent pour lui le plus douloureux des drames. Nous retrouvons, ailleurs, dans son livre le ton authentique d'un homme qui veut, avant tout, dire la vérité, mais qui souffre d'avoir à la dire. S'il a parlé, c'est parce qu'il pense qu'il peut, désormais, éclairer certains jeunes gens, abusés comme l'auteur l'était lui-même. Cette angoisse le trouble au point qu'il ne songe pas, dans le moment actuel, à composer de nouveaux récits. Et Gide fait un geste des bras pour écarter cette présente préoccupation.

Les attaques, si elles se produisent directement, ne l'inquiètent guère. Trotskyiste, dit-on de lui ? Tant pis ! Il sait bien que la politique simplifie et que lorsqu'un livre, dit-il, n'entre pas dans une case, on le place dans le rayon opposé.

Mais là n'est pas, pour lui, la question la plus grave. Il se demande, avant tout, s'il est dans la bonne voie. Il l'est, puisqu'il est resté l'auteur de *L'Enfant Prodiges*. La brebis égarée ne doit pas être sacrifiée, au troupeau. Chaque brebis n'est-elle pas irremplaçable ? En 1923, c'est l'homme d'abord, disait-il, qu'il importe de réformer. En 1933, c'étaient les institutions. Je pense qu'aujourd'hui, sans négiger celles-ci, Gide revient à l'homme.

« J'ai toujours marché droit devant moi », écrivait-il lorsque le communisme lui apparaissait comme un fait quasi mystique. Et il ajoutait alors : « Mais à présent j'avance en marchant vers quelque chose. » Gide continue à marcher droit devant lui. Mais quel est ce quelque chose ?

Leon PIERRE-QUINT